

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

BULLETIN
de
L'ACADÉMIE des SCIENCES et LETTRES de MONTPELLIER

N. 64

Année 1934

Bureaux de l'Académie pour l'année 1935

Bureau Général

MM.

<i>Président</i>	CABANNES (J.).
<i>Vice-Président</i>	ROUFFIANDIS.
<i>Secrétaire général</i> .	MERCIER-CALVAIRAC LA TOURRETTE (G.)
<i>Secrétaire général</i> <i>adjoint</i>	CARRIEU (M.).
<i>Trésorier</i>	GUIBAL (J.).
<i>Bibliothécaire</i>	BEL (H.).
<i>Directeur du Bulletin</i> <i>de l'Académie.</i>	GIRAUD (Marcel).

Section des Sciences

<i>Président</i>	GIRARD.
<i>Vice-Président</i>	PERRIER.
<i>Secrétaire</i>	GRANEL DE SOLIGNAC (F.).

Section des Lettres

<i>Président</i>	GRANIER (Chanoine M.).
<i>Vice-Président</i>	TAILLART.
<i>Secrétaire</i>	GUENOUN.
<i>Secrétaire adjoint</i> .	AMADE (J.).

Section de Médecine

<i>Président</i>	ROUFFIANDIS.
<i>Vice-Président</i>	CARRÈRE.
<i>Secrétaire</i>	GIRAUD (M.).

LES DISCOURS DE RÉCEPTION

Réception de Mgr BRUNHES

Discours de Mgr BRUNHES

MESSIEURS,

Quelques mois se sont déjà écoulés depuis que vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à siéger parmi vous. Si des obstacles indépendants de ma volonté m'ont empêché de me rendre aussitôt à votre gracieuse proposition, je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour vous en marquer ma vive gratitude. Je me suis senti très honoré de ce geste si bienveillant qui me promet le bienfait de précieuses rencontres intellectuelles et un contact plus intime avec une des élites de ma ville épiscopale.

Vous m'avez demandé de prendre parmi vous la place laissée vide par M. le Recteur COULET, marquant par cette succession même une sorte de coquetterie dans la largeur préméditée de vos appels au rassemblement de toutes les familles spirituelles.

Il m'est donc très agréable de me conformer à l'usage établi par vous de rappeler le souvenir de ceux qui vous ont quittés. Je n'ai pas connu personnellement M. le Recteur COULET, mais grâce à de bienveillantes informations, je puis évoquer les étapes de sa carrière qui, d'ailleurs, n'est heureusement pas encore près de se terminer.

Votre ancien confrère était, par sa naissance, l'un de vos concitoyens, né à Montpellier, en 1870. Elève de votre lycée, reçu à l'École normale, à l'agrégation des lettres, boursier d'études, puis lecteur français et assistant de philologie romane dans une université allemande, ayant ainsi élargi son informa-

tion scientifique, il fut successivement, en France, maître de conférences, de philologie romane à l'Université de Rennes (1898-1901); puis, de 1901 à 1918, appliqué au même enseignement dans votre Faculté des Lettres comme chargé de cours, professeur adjoint et enfin titulaire. En 1907, il avait été reçu docteur ès lettres avec deux thèses, l'une sur le vieux poème français: *Le voyage de Charlemagne en Orient*, et l'autre sur *l'Office de Gérone en l'honneur de Charlemagne*. Pendant son professorat à la Faculté de Montpellier, M. COULET avait fait revivre *La Revue des Langues romanes*, créée jadis par BOUCHERIC et CHABANEAU, et redevenue présentement, sous l'impulsion de M. GRAMMONT, un des plus importants organes des études romanes.

Votre ancien confrère a créé, d'autre part, à Montpellier, l'enseignement spécial pour les étudiants étrangers. Et c'est le succès même de cette initiative qui a provoqué son départ pour Paris. On lui demanda de faire pour l'ensemble des universités françaises ce qu'il avait si bien fait à Montpellier. C'est ainsi qu'il fut chargé d'organiser un office qui mit en rapport les universités françaises avec les universités étrangères. Il voyagea dans l'Europe centrale et créa un peu partout des centres d'expansion française. L'office, depuis, a pris une grande extension et rend des services appréciables.

L'organisation de cet office avait révélé à tous et peut-être à l'intéressé lui-même les goûts et les aptitudes de l'administrateur.

Il fut nommé recteur à Grenoble, à Strasbourg, puis à Montpellier, où il exerça ses fonctions de septembre 1919 au 1^{er} octobre 1932.

Il comprit tout de suite que l'Université de Montpellier était appelée après la guerre à recevoir de nombreux étudiants et que les anciens locaux seraient vite insuffisants.

Avant de rien édifier de nouveau, il entreprit une restauration générale des bâtiments anciens, auxquels depuis plus de trente ans on n'avait plus touché. La restauration, poursuivie avec méthode, par étapes successives, a été complète, aboutissant ainsi, par un travail de dix années, à un véritable rajeunissement de l'Université.

Mais la restauration du passé ne fit pas oublier à M. COULET la nécessité de construire des bâtiments nouveaux. De l'Etat, du Conseil général, de la ville, il sut obtenir des sommes très

importantes. Ainsi, l'Université de Montpellier a vu s'élever le plus bel institut de chimie, dit-on, que possède la France. La Faculté de Médecine a commencé de s'étendre le long du boulevard Henri-IV, avec l'espoir de se prolonger un jour jusqu'à l'Hôpital Général.

Une très moderne et très confortable Cité Universitaire s'est édifiée. C'est encore grâce à l'initiative de M. COULET que le Ministère des Colonies a décidé d'envoyer à Montpellier les boursiers des colonies. Assurément, des concours précieux, venus de personnalités connues de tous, ont secondé puissamment l'effort du Recteur, mais c'est à la hardiesse de ses conceptions et à la persévérance de ses efforts, à son entente de la gestion financière et des constructions que revient surtout le mérite de ces agrandissements de la vieille université montpelliéraine.

Depuis octobre 1932, M. COULET est délégué général à la Cité Universitaire de Paris et, depuis un an, il a été élevé à la dignité de Commandeur de la Légion d'honneur.

Ce serait à vous plutôt, messieurs, qui l'avez connu, de m'apprendre quels sont les traits marquants de la physionomie morale de votre confrère, mais ils résultent assez, me semble-t-il, de ses œuvres mêmes. Esprit méthodique et compréhensif, réalisateur soucieux du détail, il appartient sans doute à la race de ceux qui joignent à la recherche scientifique la maîtrise dans l'action organisatrice.

Ce ne sont point de tels titres, messieurs, qui m'ont recommandé à vos suffrages, mais de votre part le souci délicat de faire place avec une très accueillante courtoisie à l'idée que je représente.

Dans cette succession, due à votre ingénieuse initiative, j'aime à découvrir comme un symbole des contacts bienveillants et bienfaisants entre l'Université et l'Eglise, entre la pensée profane et la science religieuse que me font estimer très précieux et mes attaches familiales et mon éducation universitaire non moins qu'une tradition très ancienne, — grâce à Dieu toujours vivante à Montpellier, — et, vous me permettrez d'ajouter par surcroît, une pratique de la science théologique qui, trente-six années durant, soit à titre de disciple, soit à titre de maître, a fixé le meilleur de mon activité intellectuelle.

De cette expérience personnelle, le fruit est une conviction très raisonnée de la nécessité, pour une formation harmonieuse

et totale de la pensée, de ces contacts d'ailleurs inévitables entre la science profane et les disciplines théologiques.

Qu'il me suffise de rappeler que la logique naturelle qui résulte de l'unité de la raison et l'autorité de l'Eglise s'accordent à rejeter le régime de la comptabilité en partie double, en vertu duquel le même esprit pourrait tenir en même temps le oui dans la science humaine et le non dans l'ordre religieux. Au Moyen Age, au temps de l'averroïsme latin, aussi bien que, tout récemment, en face du modernisme, la foi catholique a proclamé l'illégitimité d'une telle attitude.

Il ne suffirait pas d'un régime d'entière séparation, car si la distinction de l'objet et des méthodes s'impose assurément entre ces deux domaines, il y a des rencontres inévitables. Pour n'en citer qu'un exemple, le fait du Christ et le témoignage qu'il se rend à lui-même prennent place nécessairement dans l'histoire humaine et ne sauraient être soustraits de ce chef aux vérifications que comporte la science historique, encore que celle-ci ne suffise pas à provoquer automatiquement l'acte de foi. Et même, s'il s'agit de certaines sciences de la nature, je ne me contenterais pas pour ma part du verdict, d'ailleurs presque unanimement respectueux pour la croyance religieuse, qui résulte de l'enquête instituée, il y a quelques années, par *Le Figaro*, auprès des membres de l'Académie des Sciences. De nombreuses réponses repoussèrent l'idée d'une opposition entre la science et la foi, en alléguant l'entière séparation des domaines. Il y a là, à mes yeux, une exagération évidente. S'il est vrai que les mathématiques ne semblent pas en effet comporter un contact avec la recherche théologique, que l'on vienne, par exemple, à poser le problème des origines humaines, bien que la science et la foi ne les envisagent pas du même point de vue ni par les mêmes méthodes, il y a néanmoins ici encore des points de rencontre inévitables.

L'histoire de la philosophie et l'histoire de la doctrine chrétienne sont là d'ailleurs pour prouver que le voisinage en des mêmes esprits d'une pensée profane et de la foi a été pour l'une et pour l'autre stimulant. La théologie rationnelle avec un Origène ou un Tertullien est née de ce contact et l'on sait les fruits magnifiques qu'elle a portés avec un saint AUGUSTIN ou un saint THOMAS. D'autre part, la théologie catholique s'est montrée parfois, et notamment à l'époque contemporaine, plus confiante dans le pouvoir naturel de la raison que la raison elle-

même en la plupart des penseurs chez qui elle est détachée de toute foi.

S'il y a eu d'apparens et provisoires conflits entre telles hypothèses scientifiques et par exemple certaines présentations du transformisme et le dogme chrétien, ces conflits mêmes se sont révélés utiles et bienfaisants en obligeant, d'une part, les théologiens et les exégètes à distinguer du sens profond et authentique de l'Écriture, telles interprétations par trop matériellement littérales qui ne sont pas liées à l'intégrité de la foi et auxquelles la tradition patristique elle-même ne s'est pas enchaînée, et, d'autre part, à rappeler aux savants qu'il y a un abîme, que nul chercheur sérieux ne saurait légitimement franchir, entre les faits dûment acquis et telles hypothèses plus ou moins fantaisistes et invérifiables, qu'une vulgarisation tendancieuse voudrait faire accepter comme des résultats certains.

Et l'on en pourrait dire tout autant non plus des données qui s'affrontent sur tel point particulier de doctrine, mais des courants de pensée, des grandes vues dominatrices qui inspirent et renouvellent à une époque les points de vue de l'intelligence humaine.

De nos jours, ce mouvement confus de conception religieuse que l'on a appelé le modernisme a provoqué un effort immense de la part des représentants des sciences religieuses, et subi par contrecoup les limitations et les corrections nécessaires. C'est ainsi que l'agnosticisme à la mode a provoqué la révision de certaines tendances d'un rationalisme théologique un peu trop satisfait de lui-même et contribué à renouveler le sens du mystère. Par contre, la ferme dogmatique de l'Église a corrigé les excès du même agnosticisme pour maintenir la valeur de vérité des affirmations humaines sur Dieu que suppose ou qu'inclut la foi à la révélation chrétienne.

Et, sans m'attarder plus longtemps à cette fécondation réciproque de la pensée religieuse et de la recherche profane, je remarque que les exigences primordiales de l'esprit humain se retrouvent les mêmes en tous les départements du travail scientifique.

Un amour incorruptible de la vérité se traduira chez le théologien, non moins que chez le spécialiste des sciences à base d'observation ou d'expérimentation et chez l'historien, par une double attitude et, comme par un rythme de la pensée à deux temps. C'est d'abord le respect scrupuleux du réel, du fait, du

donné, qui, pour le théologien, sera la vérité à croire telle qu'elle est tombée des lèvres du Christ et a été définie par l'Eglise. Et si la clarté s'y trouve, — ainsi qu'il arrive d'ailleurs en tout domaine, — comme bordée d'obscurités, jamais la présence du mystère ne fera rejeter l'évidence du donné. Puis, après s'être incliné devant le fait, dans l'ordre de la science religieuse comme dans le département des sciences profanes, l'esprit humain cherche à comprendre au maximum, à pénétrer le plus possible d'intelligibilité l'objet soumis à ses investigations. *Valde ama intellectum*, dira saint AUGUSTIN. Et cet effort audacieux de la foi cherchant à éclairer son objet, *fides quærens intellectum*, conduira la théologie rationnelle à construire de vigoureuses Sommes, la théologie positive à appeler à son aide toutes les ressources de la philologie, de toutes les sciences auxiliaires de l'histoire, afin d'éclairer le sens d'une parole où s'exprime, pour la foi, le Verbe divin. A la science de la foi ne manqueront même pas, dans les limites de l'orthodoxie, les systèmes, les hypothèses explicatives qui s'opposent et se balancent dans la vaste zone des opinions libres. Et l'esprit humain dans l'attachement à une doctrine, toujours substantiellement fidèle à elle-même dans l'Eglise, ne manquera pas de satisfaire son incessant besoin de renouveau en obéissant à la loi du développement théologique qui est l'un des facteurs, entre plusieurs autres, du développement dogmatique lui-même.

En m'excusant de ces considérations quelque peu austères, je me flatte de l'espoir que vous voudrez bien les pardonner à un ancien élève de l'Université, devenu professeur de théologie, puis Evêque de Montpellier et, par votre grâce, académicien. Il m'a semblé qu'elles contribueraient à donner tout son sens au geste gracieusement significatif par lequel, en m'appelant à l'honneur de siéger parmi vous, vous m'avez demandé de succéder à un universitaire éminent, M. le Recteur COULET.

Réponse de M. FLICHE

MONSEIGNEUR,

En vous appelant à prendre place parmi ses membres, l'Académie a voulu d'abord honorer en vous l'évêque de Montpellier. L'essor intellectuel et artistique de notre cité à travers les siècles a été, pour une large part, l'œuvre des prélats qui se sont succédés sur le siège épiscopal et que vous continuez parmi nous. C'est à l'initiative des évêques de Maguelone, des ARNAUD, des GAUTIER, des RAYMOND, des Jean DE MONTLAUR, que nous devons l'édification de la cathédrale fortifiée, aux lignes pures et sévères, qui, quoiqu'atrocément mutilée par l'effet d'une décision sacrilège de RICHELIEU, dresse encore, au-dessus du paysage mélancolique des étangs, sa silhouette romane, voilée d'une discrète parure de pins et de palmiers. Ce sont aussi les évêques qui ont veillé sur les destinées de l'Université naissante, s'acquittant de ce rôle protecteur avec un sens averti de leur mission et acceptant une collaboration laïque qui a été comme le signe distinctif du *studium* montpelliérain. Plus tard, sous l'Ancien Régime, vos prédécesseurs, en restaurant la cathédrale durement éprouvée à la fin du xvi^e siècle, en transformant le vieux monastère de Saint-Benoît en un palais épiscopal, où se répand à profusion la grâce des décorateurs du xviii^e siècle, ont contribué à imprimer à notre ville cette distinction élégante et colorée, d'une haute tenue et d'un goût impeccable, qui séduit l'étranger et imprègne notre vie quotidienne.

Héritier de cette tradition, à laquelle l'Académie est profondément attachée, vous aviez un droit historique à siéger au milieu de nous. Toutefois, d'autres titres, plus personnels, vous désignaient pour succéder à M. COULET : votre vie a été tout entière consacrée à la science autant qu'à l'apostolat et votre œuvre théologique, en dehors de toute autre considération, vous eût, sans conteste, imposé au choix de notre Compagnie.

Vous appartenez à une famille qui a grandement honoré l'Université : la Faculté des Sciences de Dijon conserve pieusement le souvenir de votre père qui en fut, pendant quelques

années, l'érudit doyen; votre frère, Jean, est entré au Collège de France pour avoir rénové la géographie humaine, et, si je cédaï la parole à tel de mes confrères de la Section des Sciences, il ne manquerait pas de louer, comme il convient, le beau livre sur la *Dégradation de l'énergie*, dû à un autre de vos frères qui fut professeur à la Faculté des Sciences de Clermont et directeur de l'Observatoire du Puy-de-Dôme.

C'est dans une atmosphère scientifique, embaumée de vertus chrétiennes, que s'est déroulée votre jeunesse laborieuse. Après de brillantes études aux lycées de Toulouse et de Dijon, vous m'avez précédé de quelques années sur les bancs de la rhétorique supérieure de Louis-le-Grand, pépinière non pas seulement d'universitaires, mais aussi de diplomates, d'administrateurs... et d'hommes d'Eglise. Déjà vous aviez entendu l'appel divin, et, en octobre 1895, renonçant à poursuivre la préparation de l'École normale, vous frappez à la porte du Grand Séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1900, vous tenez à parfaire votre formation théologique, philosophique et scientifique par un séjour à l'étranger, et vous vous acheminez vers Fribourg, dont la célèbre Université catholique pouvait vous fournir le complément de haute culture, auquel vous aspiriez. Véritable carrefour des nations, elle est en même temps pour vous un excellent observatoire d'où de votre coup d'œil sûr vous parcourez l'horizon étranger.

De ce séjour à Fribourg date votre premier travail scientifique, une thèse intitulée *La foi chrétienne et la philosophie au temps de la Renaissance carolingienne*. Quoiqu'il remonte à trente ans déjà, ce livre a le mérite de ne pas avoir vieilli et demeure en parfaite harmonie avec les résultats de la science historique la plus récente. On est, en effet, revenu aujourd'hui sur la période carolingienne de pas mal d'illusions: le grand empereur pacifique à la barbe chenue n'est plus qu'un personnage de vitrail et a cédé la place à un conquérant farouche, cruel, dont la mémoire est chargée de massacres inutiles et de déportations d'innocents loin du pays natal; ce protecteur de l'Eglise a, en réalité, asservi les forces religieuses à ses ambitions politiques, et voici enfin que les admirables travaux de M. PIRENNE ont péremptoirement prouvé que la période carolingienne est, par rapport à celle qui l'a précédée, une époque de régression économique qui se traduit par une économie fermée, s'opposant au large essor commercial des temps mérovin-

giens. Bref, il ne reste à l'actif de Charlemagne et de ses successeurs qu'une indéniable renaissance intellectuelle dont votre livre, Monseigneur, révèle un des plus curieux aspects. Vous avez fort bien montré comment, dans le domaine de la pensée théologique et philosophique, les grandes controverses, déchaînées par un GOTTSCHALK, par un Félix d'URGUL, par d'autres encore, avaient donné naissance à une tendance spéculative d'où sortira, après la nuit du x^e siècle, la dialectique médiévale, mais qui, pour le moment, s'oppose à ce que vous appelez très justement la philosophie scolaire qui, confondue avec la religion, n'a d'autre but que d'éduquer les Barbares, et, en mettant à leur portée les données de la sagesse divine, de les initier à la civilisation chrétienne. « La théologie du ix^e siècle, avez-vous écrit, par les principes encore implicites de sa méthode, doit être rattachée non à la période des Pères, mais à l'âge de la théologie scolastique ». Rien n'est plus vrai, et cette constatation s'appliquerait à d'autres domaines; n'est-ce pas aussi pendant la période carolingienne qu'ont été mises en circulation, sur le magistère de l'Eglise, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, un bon nombre d'idées qui, comme les spéculations philosophiques, s'enrichiront, aux xi^e et xii^e siècles, d'une foule d'aperçus nouveaux, en attendant qu'elles revêtent leur forme définitive dans la scolastique du xiii^e siècle?

Ce travail vous classe théologien et historien tout à la fois. Vous ne faillirez jamais à cette double vocation, mais, avant de la poursuivre, vous tenez à étendre votre information sur le monde contemporain. A votre sortie de Fribourg, vous passez un an à Genève, où vous continuez à recueillir des observations intéressantes, après quoi vous acceptez une chaire au Grand Séminaire de Saint-Flour, votre ville natale; trois ans plus tard, vous ne pouvez résister à l'appel de Mgr DADOLLE, nouvellement promu évêque de Dijon, et vous revenez dans votre ville d'adoption, où se pressent tant de souvenirs familiaux chers à votre cœur. Vous voilà donc, en octobre 1906, professeur au Grand Séminaire de Dijon que vous ne quitterez plus jusqu'à votre élévation à l'Evêché de Montpellier.

Vous vous y adonnez d'abord à vos fonctions magistrales avec la plus admirable conscience professionnelle, vous attachant à mettre vos élèves au courant des dernières données de la science et à rajeunir les méthodes. Je ne saurais mieux faire, sur ce point, que de laisser la parole à celui qui fut votre cama-

rade de séminaire avant de devenir votre supérieur hiérarchique, votre ami de toujours, Mgr PETIT DE JULLEVILLE, dont le nom, comme le vôtre, est cher à l'Université autant qu'à l'Eglise. Voici comment l'évêque de Dijon caractérise votre enseignement, dont il a pu, mieux que quiconque, mesurer la portée: « Ce fut, dit-il, un enseignement robuste, enraciné dans la tradition, y puisant toute sa sève, loin des mots sans portée, des discussions oiseuses, proche des réalités surnaturelles. Ce fut un enseignement adapté, ouvert aux besoins actuels, soucieux de faire accepter la vérité éternelle par les hommes de notre temps. Ce fut un enseignement religieux, destiné à faire aimer JÉSUS-CHRIST et l'Eglise, à nourrir les âmes de la parole divine. » Heureux les séminaristes qui ont reçu de telles leçons, et quelle admirable moisson ne manqueront pas de récolter, dans le champ du Seigneur, ceux qui y jettent aujourd'hui la semence reçue de vos mains.

Cette activité professionnelle ne saurait pourtant suffire à votre âme d'apôtre. Vous rêvez d'atteindre d'autres âmes, d'éclairer tant de catholiques qui ignorent leur doctrine, de ramener à la foi ceux qui s'en sont écartés, d'instruire, à l'occasion, ceux qui cherchent sincèrement la vérité et qui ont peine à la découvrir. A la demande de Mgr DADOLLE, vous ouvrez un cours d'enseignement supérieur de religion où vous traitez tour à tour les grands problèmes qui se posent aux intelligences inquiètes. Le succès est si net que vous vous laissez persuader de l'intérêt qu'il peut y avoir à divulguer davantage votre pensée; en 1923 et en 1927, vous publiez successivement deux séries de ces cours, sous les titres de *Christianisme et Catholicisme*, et de *La foi et sa justification rationnelle*.

Je ne me risquerai pas, Monseigneur, à analyser ces deux attachants volumes où vous avez si impartialement et si fortement caractérisé les différentes formes de christianisme, tout en développant les raisons qui vous font opter pour l'Eglise catholique, où vous avez aussi écrit un véritable traité de la foi, don de Dieu et vertu chrétienne, fruit de la grâce et de la liberté. Beaucoup de mes confrères vous ont lu, et, par ailleurs, quoique le caractère de mes propres recherches m'ait parfois conduit au seuil de la théologie, je ne suis qu'un modeste historien que la plus élémentaire prudence invite à ne pas vouloir forcer l'entrée d'un temple interdit aux profanes. Vous me permettrez toutefois de vous féliciter de votre conception de la

théologie fondée sur « le respect scrupuleux du réel, du fait, du donné », qui, pour elle, sera « la vérité à croire, telle qu'elle est tombée des lèvres du Christ et a été définie par l'Eglise ». Vous voulez « rencontrer Dieu dans ses manifestations historiques », afin d'être sûr de la réalité du message évangélique, avant d'en établir la transcendance divine, car — et je vous cite encore une fois — « l'assentiment de foi, pour être raisonnable, doit, selon la doctrine catholique, s'appuyer sur la perception certaine de l'intervention de Dieu dans l'histoire ».

Voilà qui est de bonne méthode, mais poser le principe ne saurait suffire; l'application en est singulièrement délicate pour un théologien. Combien de vos confrères, animés des mêmes intentions, ont été puiser leur information historique à des travaux dépourvus d'autorité scientifique et où les erreurs matérielles sont accumulées comme à plaisir! Tel n'est certes pas votre cas: lorsque vous voulez connaître le passé, vous fuyez ces livres historico-apologétiques, où la vérité est insuffisamment établie; vous ne dédaignez pas de recourir à des œuvres d'une valeur éprouvée et consacrée par le monde savant, en vous gardant d'une information unilatérale qui prêterait le flanc à la critique; vous êtes aussi familier avec HARNACK et SABATIER qu'avec DUCHESNE et BATIFFOL. Il y a plus: pour démêler cette vérité historique qui vous tient à cœur, vous vous êtes initié à nos méthodes; vous avez voulu acquérir une connaissance approfondie des sciences auxiliaires de l'histoire et des règles de la critique textuelle que vous appliquez en vrai disciple de FUSTEL DE COULANGES. Aussi pouvez-vous légitimement protester contre certaines affirmations, suivant lesquelles la foi préétablie vicierait radicalement l'étude scientifique des origines chrétiennes, et rappeler que l'historien catholique, respectueux des règles de la critique, « ne se refuse pas à démontrer par les seules ressources de la critique la valeur historique des Évangiles »; vous ajoutez même, non sans une pointe d'ironie, que cet historien catholique vous paraît se conformer plus qu'aucun autre, dans l'interprétation des faits, aux principes de la méthode historique, puisqu'il laisse parler les textes tels qu'ils sont, sans contester, *a priori*, la possibilité du surnaturel, de la révélation et du miracle, sans affirmer, avant tout examen des documents, que cet examen ne saurait modifier le caractère préalablement admis de la personnalité de Jésus.

Assis sur de telles fondations, l'édifice théologique que vous avez construit se distingue par une robuste solidité. J'ajoute qu'il est d'une élégance toute française, qu'il vaut par la simplicité de ses lignes autant que par une incomparable clarté qui le rend lumineux comme une cathédrale gothique. Votre théologie, née du réel et du concret, a horreur de l'abstraction; elle vise à être utile et, par suite, accessible à tous, aux esprits qui cherchent comme aux volontés prêtes à défaillir devant les exigences morales d'une doctrine qui se propose de dompter les passions humaines. Les dons du cœur sont chez vous en harmonie avec ceux de l'intelligence: ce n'est pas seulement par la rigueur de votre démonstration que vous gagnez vos lecteurs, c'est aussi par l'effusion d'une charité conquérante, faite du respect de toutes les idées et de toutes les croyances sincères, je dirai mieux, d'un amour compatissant pour ceux-là mêmes que vous combattez, sans jamais suspecter leur loyauté ni leur bonne foi.

J'ai tenu, Monseigneur, à insister sur votre œuvre théologique dont la valeur a vivement frappé l'Académie. Votre éminent prédécesseur sur le siège épiscopal de Montpellier, le Cardinal de CABRIÈRES, a laissé parmi nous le souvenir d'un fin lettré auquel nulle branche de la culture classique ne demeurerait étrangère. Lettré, vous l'êtes aussi, mais le lettré se double chez vous d'un érudit qui, nous l'espérons, consentira à nous faire bénéficier parfois des résultats de ses recherches et auquel nous souhaitons de trouver les loisirs nécessaires pour continuer ses travaux scientifiques, malgré les lourdes charges qui pèsent sur lui comme évêque de Montpellier.

Evêque! voilà, à coup sûr, une dignité que, dans votre grande modestie, vous n'aviez jamais envisagée pour vous, mais la volonté du Saint-Siège en a décidé autrement que vous. Vous étiez d'ailleurs merveilleusement préparé à ce rôle. Sans doute vous n'aviez jamais fait d'administration, ce qui vous a évité d'avoir, en cette matière, de ces idées préconçues que vous réprovez comme savant. Et puis, avant d'administrer, l'évêque ne doit-il pas enseigner? Or, pendant de longues années, sans vous en douter, vous vous étiez entraîné à cette mission magistrale. De plus, en dehors du Séminaire, vous aviez exercé, à Dijon même, comme aumônier de la maison du Bon Pasteur, un ministère très apprécié, et, enfin, ce qui vous prédestinait à devenir évêque d'une ville universitaire, vous aviez assumé

depuis 1927 la fonction de conseiller ecclésiastique de la Fédération des Etudiantes Catholiques, pour laquelle vous avez été un guide paternel, sachant allier la prudence dans le conseil à un joyeux entrain qui a été pour beaucoup dans le succès de cet apostolat.

Aussi votre élection à l'évêché de Montpellier n'a-t-elle surpris personne en dehors de vous. Par là s'est ouverte pour vous une vie toute nouvelle qui appartient surtout à l'avenir, si bien qu'une discrétion très naturelle m'oblige à me taire sur ce sujet. En historien véridique et sincère, je dois pourtant constater l'immense popularité dont vous jouissez dans votre diocèse, après dix-sept mois seulement d'épiscopat; votre bonté attentive et prévenante, votre souci de venir en aide à toutes les misères matérielles et morales, votre sens de la justice uni à une inépuisable charité qui sait adoucir les rigueurs de l'autorité, vous ont conquis votre clergé et vos fidèles. Soyez sûr que votre science théologique n'est pas étrangère au prestige dont vous jouissez non seulement auprès de votre troupeau pastoral, mais aussi parmi ceux qui n'en font pas partie et qui apprécient, avec votre érudition, la hauteur de vos vues, la modération de vos jugements, l'esprit foncièrement chrétien qui anime tous vos actes.

De votre côté, Monseigneur, vous avez été sensible, j'en suis sûr, aux témoignages d'affectueuse vénération dont vous avez été entouré. Auvergnat d'origine, Bourguignon par vos attaches familiales et sacerdotales, vous ne tarderez guère à être Languedocien par le cœur autant que par l'épiscopat. Vous remplacez parmi nous un Montpelliérain de naissance que sa carrière universitaire, à deux reprises, a ramené dans sa ville natale, et qui, pourtant, n'a pas su se soustraire à l'attrait de la capitale. Puissiez-vous ne pas imiter son exemple et rester fidèle jusqu'à la mort à l'église de Montpellier que vous avez épousée au jour de votre sacre: c'est le vœu que je vous exprime au nom de l'Académie.
